

Avant-propos de Bertrand Delanoë

Voici un livre qui manquait. À travers une étude extraordinairement minutieuse, savante, documentée, Vincent Lemire ouvre de nouvelles fenêtres sur l'histoire d'une ville qui, à force d'être trop connue, a fini par être, à tant d'égards, méconnue. Et, au fil de ces pages où se rejoignent au plus haut degré les vertus exigeantes de l'érudition et un rare sens de la synthèse, le lecteur se confronte à l'Histoire dans ce qu'elle a de plus fondamental, au confluent de la nature et de la culture.

Jérusalem, c'est d'abord une source, au sens le plus littéral. C'est, à l'ombre du sacré, une montagne aux pieds de laquelle jaillit l'eau. Et en retrouvant cette source des commencements, l'auteur nous convie à retracer et à comprendre les tours et les détours d'une ligne de crête et de partage des eaux, où s'exprime d'une façon irremplaçable et singulière le génie de Jérusalem. Il part à la recherche de l'aqueduc de Salomon ; il suit, pour finalement les précéder, les traces des grands voyageurs du XIX^e siècle ; il décèle les permanences qui courent, imperturbables, sous les souverainetés successives, ottomane ou britannique. Et, en contrepoint de cette somme de science, c'est l'universalité de l'eau qui apparaît, c'est-à-dire sa capacité de relier, par de secrètes convergences, non seulement des peuples entre eux, mais le mythe à la réalité, et l'histoire à la géographie.

Mais l'eau, c'est aussi la clef de tant de conflits, non pas en germe, comme on le dit trop souvent, mais passés, et non pas surmontés, mais inscrits dans la trame et dans la conscience des peuples. L'histoire des guerres qui ont, en un siècle, déchiré tant de fois ce petit morceau de terre, c'est aussi à la lumière du combat vital pour l'eau qu'il faut les lire. L'eau est, décidément, une arme et, pour cette raison comme pour tant d'autres, on ne la verra plus couler de la même manière après avoir lu Vincent Lemire.

Comment, si l'on ose dire, désaltérer Jérusalem ? Par quels moyens, avec quels instruments, selon quels modes d'opération, doit-on gérer l'eau, ce bien fondamental, qui appartient à personne et à tout le monde ? Chacun comprendra que, comme maire de Paris, j'ai accordé une attention particulièrement complice à la deuxième partie de cet ouvrage : « L'administration de l'eau »,

et plus précisément au chapitre consacré à « L'eau municipale ». J'y retrouve, transposées sous d'autres cieus et en d'autres temps, les interrogations qui m'ont conduit, en 2008, à décider, dans ma ville, la remunicipalisation du service public de l'eau. L'idée était simple : l'eau est un bien non seulement public, mais vital, au même titre que l'air, elle ne peut être détenue que par la collectivité. L'eau, c'est ce minimum commun que le service public incarne par nature. J'ai eu le plaisir et la curiosité de voir, dans les travaux de l'ingénieur municipal Georges Franghia dont Vincent Lemire retrace les péripéties, une sorte d'écho, proche et lointain à la fois, à ces préoccupations de maire européen du XXI^e siècle. À travers l'eau, c'est la question du vivre ensemble qui se trouve posée. Tout maire de grande ville qui abrite une multiplicité d'hommes et de femmes venus d'horizons différents sait que cette question est essentielle. Il est piquant qu'elle ait été posée – et partiellement résolue – à Jérusalem au XIX^e siècle, alors qu'elle ne l'est hélas plus aujourd'hui.

À Vincent Lemire, nous devons donc de redécouvrir Jérusalem, sous un angle que l'historiographie avait jusqu'à présent, et de façon étonnante, à peu près ignoré ou traité de façon latérale. *La soif de Jérusalem* est l'œuvre d'un grand historien qui, en même temps que le souci des choses exactes, a le sens de la façon dont leur évocation peut résonner dans le cœur des hommes. Je veux ici lui dire mon admiration, et l'espoir que je place dans son œuvre à venir.

Préface de Patrick Boucheron

Pas plus que les préfaces ou les avant-propos, il ne faut croire les introductions. Dans celle qui suit, l'auteur va tenter de vous convaincre que c'est Jérusalem qui l'a amené à faire l'histoire de l'eau – et plus que cela, à *faire toute une histoire* avec de l'eau. Il a des arguments forts pour cela : la Ville sainte, dit-il, est son véritable objet, en tant qu'il ne peut ignorer son effrayante sacralité et tente même de l'appréhender largement et intensément, sans cynisme, à bras ouverts. Mais c'est pour mieux se frayer un chemin, entre les blocs affrontés d'une mémoire saturée où même les toponymies sont irréconciliables, vers la banalité urbaine d'une ville malgré tout. Une ville qui, depuis des siècles, a soif. Mais inégalement : en 1870, en 1901, en 1925 l'eau manque de manière plus pressante. Nulle fatalité ici : la soif a une histoire, et c'est de cette histoire dont les hommes veulent se rendre maîtres. Souffrance terriblement corporelle et aspiration irréductiblement spirituelle, qui attire vers la terre tout autant qu'elle aspire au ciel, la soif est le motif idéal d'une histoire qui se veut, dit Vincent Lemire, toujours sacrée mais déjà profanée.

Seulement voilà, il y a cette petite note roublarde, la septième de l'introduction. L'auteur y fait allusion à un travail de jeunesse qui concernait les puits du ghetto de Venise à la fin du Moyen Âge – en fait, un mémoire de maîtrise. Derrière le vernis de la neutralité académique (« en travaillant, il y a plusieurs années [...] j'avais acquis la conviction... ») se devinent sans peine les aspérités qui font la texture même de la recherche – heureusement toujours hésitante. C'est sans doute parce qu'il fut le témoin de ces hésitations au temps de leurs jeunesses respectives, et qu'il ne crut pas alors utile d'empêcher Vincent Lemire de sortir du puits des études médiévales dans lequel il avait d'abord cru pouvoir se ressourcer, que l'auteur de ces lignes s'est vu confier l'honneur incongru d'en devenir préfacier. Car il sait aussi que Venise n'était qu'une étape vers Jérusalem pour les pèlerins du Moyen Âge, et que la communauté des marcheurs se forme d'abord dans le lieu même d'où l'on part en voyage. Soit, pour Vincent Lemire et moi-même, dans l'un des thermes de l'Afrique romaine où le maître qui nous fut commun, Yvon Thébert, faisait de l'« hydrohistoire » sans le savoir. Du beau livre que l'on a entre les mains,

l'eau est le sujet et Jérusalem l'objet véritable? Sans doute. Mais il en va de l'histoire comme des histoires qui trament et égagent nos « vies désirantes » : on peut changer d'objet, on ne change jamais de sujet.

Le choix du guide fait la beauté du voyage. Dans la *Topographie légendaire des évangiles en Terre sainte* – livre dont l'ombre immense et bienveillante s'est penchée sur celui qu'on va lire – Maurice Halbwachs avait choisi de placer ses pas dans ceux du Pèlerin de Bordeaux, le premier dont l'histoire ait enregistré l'itinéraire, dans le premier quart du IV^e siècle. Le sociologue le suit donc, pour partir en quête du mouvement même de la construction mémorielle et comprendre la manière dont les souvenirs viennent moins des choses du passé que des besoins du présent. Mais ce qu'il rencontre en chemin, c'est bien ce qu'il appelle la « résistance des choses », leur obstination têtue et sonore. Il y a des accidents de terrain, des pentes, des anfractuosités : le souvenir s'y accroche et, dès lors, n'est plus si aisément manipulable. Les pierres sont comme des obstacles dans le cours d'un fleuve. Des souvenirs cheminant séparément, et provenant de sources différentes, peuvent confluer, y mêler leurs eaux (ainsi dans les récits légendaires enrobant la colline de Sion) ; d'autres au contraire, buttant sur ces rochers, s'y séparent et s'y ralentissent, s'épanchant sur une surface où peut se mirer une narration scandée (comme c'est le cas à propos du Saint-Sépulcre). Mais dans tous les cas, il n'y a pas de lieux de mémoire, car le monument n'est rien d'autre que la solidification desséchée d'un souvenir. Ce qu'il y a : des circulations, des réseaux, des correspondances.

Pour les suivre, Vincent Lemire s'est donc donné un autre guide que celui qu'avait choisi Halbwachs. Vous ferez d'emblée connaissance avec le capitaine Charles Wilson qui, en 1864, n'est pas venu à Jérusalem en pèlerin mais en ingénieur. C'est avec lui que l'on découvre la cité assoiffée. La voici donc, perchée sur sa ligne de crête, qui s'est hissée au-dessus des sources. L'eau du ciel, parcimonieuse, ruisselle des terrasses pour venir s'accumuler dans les citernes. Mais elle sourd aussi de la fontaine de Siloé, des sources de Gihon et des puits de Job, tous en contrebas des murs de la ville, le long de la vallée orientale. Autant de résurgences qui deviennent baptistères par la grâce d'une croisade toponymique. Le paysage est brossé : mais c'est tout autant un paysage documentaire, car les noms pèsent lourd et la mémoire s'y agrippe intensément ; on ne les bougera pas de là. Si bien qu'à le voir naviguer avec la même aisance dans la description des réseaux techniques ou le dédale des controverses bibliques, on ne saurait dire si Vincent Lemire a choisi le parti pris des choses ou bien celui des mots.

Mais devait-il le faire quand les unes renvoient aux autres irrésistiblement? Le plan que suit Vincent Lemire suggère, de prime abord, trois âges qui se succèdent : celui des archéologues de 1840 à 1880, celui des ingénieurs de 1860 à 1910, celui des militaires de 1900 à 1940. Les premiers, tout à leur obsession salomonienne, fouillent Jérusalem pour y trouver le Livre à ciel

ouvert. Les voici qui se faufilent dans les tunnels, débattant avec les biblistes du sens d'une inscription à Siloé. Et pendant ce temps, des processions d'enfants piétinent le talweg desséché du Cédron, communiant dans cette religion des pluies qui tente de crever le ciel sous le choc des prières. Les points d'eau sont autant de batailles pour les lieux saints, ils fixent le rêve des archéologues de voir surgir la ville biblique, ou plutôt de la voir apparaître, comme par hallucination. Les premiers projets des ingénieurs, ainsi celui de l'aqueduc défendu par Henry Dunant, brûlent encore de cette fièvre millénariste.

Le deuxième temps est donc celui d'un refroidissement rationaliste. Il correspond au moment où s'affirme la municipalité ottomane, s'immisçant entre l'autorité des consuls et celle du gouverneur. Cette municipalisation des pouvoirs urbains a longtemps fait l'objet d'un déni historiographique; on prétendait l'engourdir dans le temps ralenti d'une langueur tout orientale. Vincent Lemire travaille ici à en redynamiser l'histoire, avec la même énergie qu'il met à défendre l'historicité de son sujet. Reste que le héros de son intrigue est moins le maire que l'ingénieur : avec Georges Franghia, francophone d'origine grec et sujet ottoman, commence une autre histoire, qui n'est plus celle de la philanthropie mais d'une gestion urbaine de l'eau banalisée, sécularisée en somme. En 1889, Franghia ne se laisse pas impressionner par le nom du grand roi lorsqu'il expertise les inconvénients des sources de Salomon. L'eau ne jaillit plus que chichement des fontaines, les réserves stagnent dans les citernes, les fièvres rôdent : le déficit hydrique exige de l'ingénieur qu'il construise un véritable réseau technique, et non pas qu'il restaure la grandeur mythique d'un aqueduc. Son projet, consistant à aller détourner la source d'Aïn Arroub, située à 24 km au sud de la ville mais en surplomb, s'inscrit dans la tradition de l'hydraulique gravitaire – contrairement au projet concurrent, très vite identifié comme « allemand », qui exploite les possibilités techniques du pompage électrique à partir des sources d'Aïn Farrah.

Car l'hydrohistoire de Jérusalem est désormais bousculée par le choc des ambitions nationales. Avec l'entrée du général Allenby dans la Ville sainte, le 11 décembre 1917, son tempo s'accélère et suit une cadence militaire, au pas de charge. Six mois plus tard, les eaux de la source d'Arroub coulent à Jérusalem : mis en scène comme une prouesse technique des militaires anglais qui effacent d'un coup l'incurie ottomane, ces travaux spectaculaires recouvrent un « héritage soigneusement dissimulé » : celui des décennies de débats techniques, d'implications politiques et d'engagements sociaux dont Vincent Lemire a reconstitué l'histoire. Le réseau mandataire militarise l'usage de l'eau et favorise la ville occidentale. Dès lors, les quartiers juifs sont dépendants des réseaux d'eau municipale, alors que les Arabes leur reprochent de ne pas respecter l'armature traditionnelle des citernes privées et communautaires. Est-on entré dans le temps des guerres de l'eau ? Oui sans doute, puisqu'en 1936, le nouveau réseau d'adduction de Ras el-Aïn est pris pour cible par les activistes palestiniens. Mais si elle est devenue arme de guerre, l'eau ne cesse jamais d'être objet de compromis, mettant à l'épreuve les

stratégies politiques des combattants. Car l'histoire naturelle n'a pas capitulé devant le temps des hommes : elle impose aussi ses propres contraintes, les années 1924-1936 correspondant à la crise pluviométrique la plus profonde de l'histoire urbaine de Jérusalem.

Vincent Lemire n'a pourtant pas souhaité en endiguer le cours par un compartimentage chronologique hermétique. 1840-1880 ; 1860-1910 ; 1900-1940 : les découpes du temps ne se conjoignent pas, mais se chevauchent comme les tuiles d'un toit – et c'est une manière de dire que l'art de l'historien réside précisément dans les syncopes et les écarts, les changements d'allure, le désajustement des périodes. Le plus passionnant, comme souvent lorsqu'il s'agit d'histoire, n'est pas dans le courant dominant, mais dans les divagations qui le longe, le contrarie, le divertit peut-être. N'attendez pas de notre jeune historien qu'il se fasse le plombier de ses curiosités, de ses enthousiasmes, de ses emportements en les canalisant de manière étanche : partout, son texte fuit. Car il est constamment sous la pression d'une documentation envahissante. Sans doute convient-il ici de rappeler que ce livre est issu d'une thèse dont l'ampleur et la diversité documentaires faisaient la hardiesse : travaillant à la fois dans les archives municipales de Jérusalem et les fonds ottomans d'Istanbul, mais aussi dans les dépôts des archives coloniales et diplomatiques de Paris, Nantes ou Londres, Vincent Lemire a réussi à concilier des bassins documentaires si distants qu'ils pouvaient sembler irréconciliables. Car au-delà de la complexité du paysage archivistique parcouru, la difficulté – historiographique, mémorielle et, osons le mot, politique et morale – est d'ajuster des régimes d'historicité fondamentalement différents, qui inspirent des développements historiographiques antagonistes. Cette question de la synchronisation des mémoires affrontées et des temps de l'histoire est d'ailleurs sans doute le principal sujet du livre.

Voici pourquoi l'historien que l'on va lire donne sans doute le meilleur de lui-même lorsqu'il fouille les rayonnages de la bibliothèque privée du maire de Jérusalem Joseph Khalidi, déchiffre le diaire des Dames de Sion frissonnant au souvenir d'une dispute minuscule durant l'été 1870, ou déchiffre le *waqf* de Soliman. Cet acte administratif donne à lire à la fois « l'intendance d'un réseau technique et l'entretien du souvenir de son fondateur » qu'une dédicace apposée sur une fontaine décrit en 1527 comme un second Salomon. Dans les années 1865, les archives ottomanes détaillent avec précision les travaux effectués sur les équipements urbains de cette fondation quand la documentation européenne n'y décrit que des ruines. Car, aux yeux des Occidentaux, la mémoire de Soliman – qui, pourtant, s'accroche aux lieux – y est comme le limon lessivé par l'érosion : elle ne tient pas. La roche mère demeure à nu, évidemment biblique – et c'est par rapport à elle que l'aqueduc est perçu comme ruiné.

Comment alors retrouver, de manière apaisée, cette histoire qu'on met tant d'énergie à ne pas voir ? L'historien ne peut, en la matière, avoir qu'une seule conviction : il est toujours des clichés oubliés qui attendent patiemment, dans les fonds d'archives, qu'on pose le regard sur eux. Ainsi ces trois photographies, envoyées par Conrad Schick à l'occasion de la fête pour la réparation de l'aqueduc méridional, le 27 novembre 1901. L'eau jaillit à nouveau dans les fontaines de Jérusalem, l'éclaboussant de la sacralité d'une longue histoire. On reconnaît la Fontaine du Bassin du Sultan, et ce sultan est Soliman, qui l'a fondé par un *waqf* en 1536. La photo est posée, et certains qui étaient venus au spectacle du jaillissement retrouvé ont été poussé là, dans le cadre, en bon ordre. Le sens de la mise en scène est clair : ce qui est donné à voir n'est pas seulement la municipalisation des pouvoirs, mais une société urbaine rassemblée autour de l'eau municipalisée. Une société politique, traversée par des conflits sociaux, secouée par des débats publics, et pas seulement la juxtaposition de communautés religieuses. S'y devinent des bribes de devenir possibles, des histoires interrompues et tant d'humaines fragilités.

C'est à cette parade un peu triste qu'est convié le lecteur de ce livre. On remarquera qu'au fur et à mesure qu'il avance, de plus en plus de noms propres viennent en animer les sous-titres. Comme un bon scénariste, Vincent Lemire laisse sa chance à chacun de ses personnages, même les seconds rôles ont « leur » scène où ils peuvent lancer leur réplique mémorable : le capitaine Charles Wilson et l'archéologue Félix de Saulcy ; le bibliste Victor Guérin et le philanthrope anglican John Irwine Whitty ; le franciscain Remigio Buselli, l'abbé Richard et les sœurs de la congrégation Notre Dame de Sion ; mais aussi Youssouf Diya' al-Khalidi le maire hydraulicien et le gouverneur Ahmed Reshid Pacha ; le banquier et journaliste Isaac Lévy, le consul Georges Gueyraud, l'ingénieur hollandais Meyers, le concessionnaire Euripide Mavrommatis. Tous nommés, tous présents, tous actifs – car tous sachant d'une certaine manière que lorsqu'il s'agit d'eau, ce n'est pas seulement d'eau dont il s'agit. Vincent Lemire n'aime rien tant que de traquer les vies enfuies sur de vieilles photographies, en repérant ce qui échappe du cadre, ce qui fuit, ce qui fait image malgré tout. En 1901, quelqu'un a donc photographié une petite foule rassemblée autour de l'eau qui jaillit à nouveau dans la fontaine, quelque part à Jérusalem – rien de plus, sinon ceci, fugace et essentiel : « de nombreux visages, intrigués, se tournent vers le photographe au moment de la prise de vue ».